

Les cultes dans la Méditerranée antique

ATELIER n°3 HEMED (CT du réseau e-OMED)
Genève, 7-8 septembre 2012

Présentation des interventions

Section 1 : Espaces du sacré

Annie ALLELY, maître de conférences, Université du Maine (Le Mans)
Les lieux de culte du nord et du sud de la Gaule à l'Age de Fer

Le but de ce cours est de présenter les lieux de culte du nord et du sud de la Gaule à l'âge de Fer (plus précisément entre le VI^e et le I^{er} siècle avant J.-C.).

Jusqu'au milieu des années 70, les historiens et les archéologues pensaient que les Gaulois pratiquaient leurs cultes dans des forêts. La découverte et la fouille complète du sanctuaire de Gournay sur Aronde (Oise) a remis en question toutes ces anciennes certitudes. Il s'agit d'un véritable sanctuaire, délimité par des fossés, avec un porche monumental et à l'intérieur équipé d'un autel creux pour le sacrifice. Depuis cette époque, les fouilles d'autres sanctuaires dans le nord et le centre de la Gaule sont venues affiner ces premières découvertes.

Pour le sud de la Gaule, les espaces sacrés vont jouer un rôle déterminant dans le processus d'urbanisation des populations. Beaucoup d'agglomérations se sont développées autour et à proximité d'un espace sacré. Ce fut le cas de Glanon (Saint-Rémy-de-Provence, Bouches-du-Rhône). Glanon s'est développée à la fois autour d'une source, lieu d'un culte poliade et d'un centre politico-religieux situé hors des murs.

En conclusion, il ressort que, malgré les diversités régionales existantes, il existe des similitudes entre les deux aires géographiques. Ces convergences s'expriment par exemple dans la pratique cultuelle qui ne diffère pas fondamentalement de celle des Grecs et des Romains.

Elsa GHOSOUB, maître de conférences, Université Saint-Esprit (Kaslik, Beyrouth)
Le temple d'Eshmoun à Sidon, un sanctuaire purificateur

La Phénicie est formée de plusieurs Cités-Etats. Le panorama religieux phénicien n'est pas unitaire. Chaque lieu, chaque ville et chaque montagne en Phénicie a son dieu propre ou ses dieux et ses déesses auxquels on voue des cultes. Le temple Echmoun, principal monument phénicien du Liban, a été découvert au début du XX^e siècle. Il se situe à 1 km de la ville de Sidon au sud de Beyrouth, au bord du fleuve al-Awwali, l'ancien Bostrenus, qui donne son nom à l'endroit « Boustan ach-Cheikh ». Sa construction a débuté durant la période perse, vers la fin du VII^e siècle av. J.-C., à une époque où Sidon tenait une position prédominante dans le monde phénicien. Echmoun a une identité particulière celle du mythe et de la légende. Il est le dieu principal, sauveur et guérisseur de Sidon. Il est identifié au dieu grec de la médecine Asklepios et l'Esculape romain.

Mara RESCIO, post doctorante, Université de Genève
Entre maison, synagogue et temple : Jésus et la politique des espaces dans l'Évangile de Marc

Comme plusieurs chercheurs n'ont pas manqué de le souligner, l'Évangile de Marc montre un très vif intérêt pour la représentation spatiale de l'activité itinérante de Jésus. Dans le cadre narratif de l'Évangile, bien au-delà de l'évidente confrontation idéologique entre Galilée et Judée, un rôle tout à

fait particulier est joué par les espaces architectoniques (maison, synagogue, temple), avec toutes leurs implications sociales et religieuses. Dans cette intervention, nous allons essayer de relire les réflexions désormais classiques produites par E.S. Malbon (*Narrative Space and Mythic Meaning in Mark*, 1986) à la lumière du modèle de classification des religions antiques proposé par J.Z. Smith (2004), qui distingue trois types de base: a) les religions de l'« ici » (*here*), c'est à dire les religions domestiques, liées aux espaces symboliques de l'*oikos* et des lieux de sépulture; b) les religions du « là » (*there*), à savoir les religions publiques et centrées sur le temple; c) les religions du « n'importe où » (*anywhere*), qui occupent un espace interstitiel entre ces deux types d'endroits.

Abdessalam TAYEB, professeur, Université d'Agadir L'eau et le sacré dans le Maghreb antique
--

Les études sur le thème de l'eau dans son rapport avec le sacré sont rares à l'exception de quelques articles écrits par les Européens, qui sont très riches mais remontent au début du XX^e siècle. Par ailleurs, contrairement aux autres régions de l'Empire romain, ils ne touchent pas l'Afrique du Nord. C'est un sujet complexe, car l'eau possède plusieurs aspects : médical, social et religieux, et il est difficile de les dissocier dans l'analyse.

L'eau est salutaire et guérissante, elle se rattache à des bâtiments auxquels on donne le nom générique d'*aquae*, une sorte de véritables lieux de cultes et de thérapie. L'eau est fécondante et purificatrice, elle est un bienfait de la nature, une source de vie. Le monde gréco-romain fait de l'eau un élément fondamental. On sait également que l'eau est dotée d'une valeur religieuse. Quels sont donc les dieux vénérés ? S'agit-il des dieux romains? Les Africains avaient-ils leurs propres dieux, ou avaient-ils intégré les dieux des peuples qui se sont installés sur leurs territoires?

Ainsi vénérée pour des raisons évidentes, depuis les temps les plus reculés, dans les diverses régions de l'Afrique antique, l'eau bienfaitrice a été célébrée par de riches et grandioses monuments érigés près des sources des principaux oueds ou des captages destinés à amener l'eau aux grandes villes. L'eau était aussi, pour les Africains, salutaire et guérissante. Ils ont fréquenté les thermes ordinaires des villes aussi bien que des établissements spéciaux construits autour des sources thermales guérissuses et souvent placées sous la protection de divinités de la santé. Ainsi, que l'on s'adresse à Macurgume, à Eshmun, à Neptune, à Esculape, il semble bien qu'aux génies les mêmes hommages sont rendus depuis toujours par les populations de l'Afrique du Nord. C'est toujours la même crainte qu'ils inspirent, les mêmes attentes qu'ils suscitent.

C'est le culte rendu à ces divinités des eaux que nous nous proposons d'étudier. Nous nous bornerons au Maghreb à l'époque romaine. Nous entendons par le mot « culte » les cérémonies, les hommages et les honneurs rendus à ces dieux ou aux génies des sources et des cours d'eau. Partout, la nature a eu ses autels. Grottes, montagnes, rochers ont été l'objet d'un culte rendu surtout à l'esprit et au génie qui réside dans ces lieux. En Afrique, le caractère sacré de l'eau est particulièrement ancien et remonte même à la période préhistorique. En effet, on a découvert à El Guettare, dans le Sud tunisien, un ensemble d'objets déposés à côté d'une source et qui remontent d'après les témoignages archéologiques à cent mille ans. Il s'agit probablement d'une des premières manifestations d'un culte rendu à l'eau. Les habitants en y puisant l'eau déposaient ces objets pour manifester leur remerciement à la source.

Section 2 : Mutations

Youri VOLOKHINE, maître d'enseignement et de recherche, Université de Genève La fin de la religion égyptienne
--

Il ne fait aucun doute que c'est avec l'avènement du christianisme, et particulièrement lorsque l'Empire romain devient chrétien, que la religion traditionnelle de l'Égypte ancienne disparaît. Cette

affaire ne concerne d'ailleurs pas seulement à proprement parler la « religion » (le culte, le clergé, les croyances etc.), mais elle est en fait un tournant culturel bien plus général. Il s'agit de prendre des exemples précis, montrant comment non seulement les anciens dieux de la vallée de Nil sont devenus des images vidées de leur sens, mais aussi de quelle manière le changement culturel se construit. La « fin de la religion » égyptienne, ou plutôt la fin de la « culture pharaonique » est précédée d'inflexions, de transformations, de mutations, et ne peut être considérée simplement comme le passage d'une religion à une autre. Sont en jeu plusieurs phénomènes dont nous tenterons de cerner la nature, nous orientant du côté de la rencontre des civilisations, de l'oubli et de la mémoire, de la transmission des savoirs et, à l'opposé, de la destruction, violente, des temples. Enfin, nous verrons quels rescapés de ce véritable naufrage ont échoué dans le bagage culturel du christianisme et, avant lui, de l'hellénisme. Cela ouvre sur « l'apocalyptique » hermétique, dont nous dirons quelques mots : « O Egypte, Egypte, il ne restera de tes cultes que des fables et tes enfants, plus tard, n'y croiront même pas; rien ne survivra que des mots racontés sur les pierres qui racontent tes pieux exploits (...) » (*Asclépius*, 24).

Estelle BERTRAND, maître de conférence, Université du Maine (Le Mans)
Anciens dieux, nouveaux cultes en Gaule romaine

Dans les territoires conquis par Rome, la domination romaine s'est accompagnée d'une modification profonde des structures politiques, sociales et religieuses des communautés locales, destinée à garantir la stabilité des provinces. Cette transformation, processus long et multiforme, a conduit les provinciaux à vivre selon un nouveau mode de vie, similaire à celui des Romains : on abordera cette question en analysant de plus près les changements qui touchent le domaine religieux dans les provinces de Gaule romaine, Gaule méridionale (l'actuelle Provence française), et Gaule dite chevelue (le reste de la France, la Belgique et une partie de la Suisse). On essaiera de comprendre les modalités de la transition religieuse en étudiant la place des sanctuaires dans la redéfinition des territoires et des pôles de pouvoir après la conquête, puis les panthéons religieux et leurs nouvelles hiérarchies; enfin, dans un troisième temps, les acteurs de ces nouveaux cultes seront étudiés pour tenter de démêler la part du pouvoir central et celle des provinciaux dans la construction d'une nouvelle religion civique.

Abdelmajid AMGHIR, professeur, Université d'Agadir
Les dieux dans l'histoire de l'Afrique du Nord. Métissage mutuel de l'époque carthaginoise à l'époque islamique

L'Afrique du Nord a connu plusieurs cultes de divinités. Pour les périodes les plus anciennes, nous avons seulement des témoignages archéologiques et épigraphiques. L'étude de ces époques est difficile : cultes proprement Amazighs, cultes introduits par les Phéniciens, les Grecs et les Romains, cultes importés d'Égypte et d'Orient. Nous savons que certaines divinités sont apportées par les légions romaines et les colons. D'après P. Méla, il y a des Amazighs qui ont adopté les mœurs et les usages des Romains et d'autres qui ont conservé leur langue primitive, ainsi que les dieux et le culte de leurs ancêtres. Les sources littéraires nous aident à étudier la période chrétienne et les conflits entre les chrétiens, les donatistes et les païens.

Certains cultes ont résisté longtemps. Au XI^e siècle, des écrivains musulmans mentionnent leur existence dans plusieurs endroits de l'Afrique du nord (culte du bélier, christianisme, judaïsme. Le phénomène de mutation religieuse, dans le Maghreb antique, se structure autour des problèmes de constructions identitaires liées aux facteurs suivants : le mouvement humain, les héritages et les transferts culturels. Cette problématique est enrichie par une prise en compte nouvelle du fait religieux dans les sociétés anciennes.

Cette thématique a pu pousser les chercheurs à s'interroger sur la nature de ce capital culturel et religieux accumulé à travers les siècles, et à mettre en évidence les interférences dans ce champ entre l'Afrique du Nord et le reste du monde méditerranéen. Cette mutation au niveau des croyances est visible en Afrique du Nord à l'époque romaine, mais on peut la sentir aussi en détectant les diverses influences de civilisations plus anciennes (Égypte, Carthage etc.) sur les Libyens. Cette diversité des civilisations étrangères installées sur le territoire africain complique la problématique : on ne connaît plus l'origine d'un ensemble de cultes, de rites et de cérémonies ; on s'interroge sur l'origine exacte de plusieurs dieux vénérés en Afrique du Nord. Soulignons dans ce sens que les cultes officiels du panthéon gréco-romain ont gardé en Afrique une force opératoire réelle et ce la raison que « l'impérialisme romain dans sa volonté de romanisation a utilisé à travers sa classe dirigeante, la religion comme un langage commun ».

Marwan ABI FADEL, maître de conférences, Université Saint-Esprit (Kaslik, Beyrouth)
Le Phénix, un symbole international de mort et de résurrection

Dans cette contribution, on étudiera la légende du Phénix, l'oiseau qui meurt et renaît de ses cendres. Le Phénix est un oiseau légendaire qui ressuscite tous les cinq cent ans – selon certains mythes – près sa mort sur un bûcher d'aromates. Les Égyptiens lui donnent le nom de l'oiseau « Benou », mais il est mieux connu sous le nom grec de Phénix.

La légende du Phénix est souvent mentionnée par les auteurs classiques, Hérodote (*Histoires* II, 73), Pline (*Histoire naturelle* X, 4-7) et d'autres. Pour les Pères de l'Église, le Phénix est véritablement un symbole du Christ, mort et ressuscité pour le salut des hommes.

Les sources arabes du Moyen Âge évoquent le récit d'un oiseau fabuleux qui brûle et ressuscite. Ils lui donnent plusieurs noms, tel le *Anka*, le *Phokiss* ou même le *Phoknos*. Dans notre intervention, on étudiera le rôle et l'identité du Phénix selon les diverses sources.

Section 3 : Religions, pouvoirs

Rita SOUSSIGNAN, professeur, Université du Maine (Le Mans)
Le culte d'Apollon et l'idéologie du pouvoir à Rome de la fin de la République à l'avènement du Principat

Introduit à Rome dès le V^e s. av. J.-C. comme dieu guérisseur, Apollon devient un dieu garant de la victoire à partir de la deuxième guerre punique. Depuis le II^e s. av. J.-C. jusqu'au Principat augustéen, c'est cette célébration des valeurs de la victoire et du triomphe qui fonde les liens entre le dieu et la classe dirigeante romaine, bien illustrés par un riche répertoire iconographique. Dès le début du II^e s. av. J.-C., au moins, ces valeurs sont identifiées à l'Apollon de Delphes, vainqueur de Python et porteur du laurier, et les nouveaux *imperatores*, tel Scipion l'Africain, déposent des offrandes dans son sanctuaire. Le dieu de l'oracle de Delphes, vainqueur des Celtes en 279, constitue également le référent de la lutte contre la menace gauloise, et barbare plus en général, que constituent les peuples indigènes de la Gaule cisalpine. Lors de l'établissement des fondations coloniales par des membres de l'élite de l'*Urbs*, l'effigie de l'Apollon *Lykeios* est représentée sur les frontons des temples ou dans les statues de culte. Au I^{er} s. av. J.-C., après que Sylla eut voulu établir son *regnum* sous les auspices de l'Apollon pythien, Octavien-Auguste fait du dieu l'un des fondements de l'idéologie du principat : Apollon, le vainqueur d'Actium, reçoit une place d'honneur près de la résidence impériale du Palatin, il est le protecteur de Rome et, lors de la célébration des *ludi saeculares* en 17 av. J.-C., devient le précurseur d'une ère nouvelle.

Philippe BORGEAUD, professeur honoraire, Université de Genève
Des dieux poliades aux dieux des nations

Les puissances tutélaires, dans la théorie de Celse (*Contre les chrétiens*), sont des dieux désignés d'un terme propre au vocabulaire de l'administration romaine : des « diocètes ». Leur répartition est rapportée à celle des provinces de l'Empire et à leurs subdivisions. C'est donc en termes de géopolitique que Celse décrit une telle répartition. Elle est révélatrice de la manière dont on passe d'une réflexion (classique) sur la diversité des normes coutumières à une réflexion (d'un autre type) sur une distribution (ou répartition) des entités divines à l'intérieur d'un espace géographique (et géopolitique) global. Arnaldo Momigliano, dans un article fondamental qui prolonge un débat ouvert par Carl Schmitt et Erik Peterson, a montré comment cette réflexion s'inscrit dans la mouvance d'une réaction païenne à l'idéologie chrétienne d'un dieu unique et souverain.

Nous réexaminerons ce dossier.

Lakbir ATOUF, professeur, Université d'Agadir
Pouvoir et religion dans l'univers phénico-punique

L'univers phénicien s'étend de la Méditerranée orientale jusqu'aux rivages atlantiques, des cèdres du Liban actuel jusqu'à l'embouchure du fleuve Loukkos devant le site de Lixus situé dans le Nord du Maroc contemporain. Il est impossible de dresser une carte complète de la Phénicie, puisque les limites du territoire ont largement varié au cours des siècles. Naviguant dans le monde, fondant des établissements à cheval sur la terre et la mer, les Phéniciens transmettent pacifiquement leurs connaissances, leurs exploits, et leurs inventions. Ils sont vivement conscients de leur puissance et de leur pouvoir, consolidés à travers l'héritage des échanges culturels, spirituels et commerciaux. Le célèbre périple de Hannon, à la tête d'une flotte de navires carthaginois, les mène le long des côtes de l'Afrique, de Gadès jusqu'au golfe de Guinée. Quelle est la nature de l'organisation politique et sociale qui caractérise ainsi le monde phénico-punique ? Quels sont les moyens les plus efficaces qui consolident le pouvoir et la puissance phénico-punique ? Et enfin, quels sont les aspects les plus marquants qui conditionnent l'univers phénico-punique sur les plans religieux et culturels ?

Karam RIZK, professeur, Université Saint-Esprit (Kaslik, Beyrouth)
La rencontre du christianisme avec la culture gréco-romaine à Antioche et dans sa région
(I^{er}-V^e siècles)

Fondée sur l'Oronte en 300 av. J.-C. par Séleucos I^{er} Nicator en souvenir de son père Antiochus I^{er}, Antioche eut une histoire glorieuse et mouvementée. Elle fut la capitale des Séleucides puis, sous les Romains, celle de l'Orient jusqu'à l'érection de Constantinople (330). Chosroes I^{er} l'occupa et la pillà en 538. Justinien la restitua sous le nom de Theopolis. Omar ibn al-Khattab la prit en 638. Nicéphore Phokas la reconquit en 966. Les seldjoukides la prirent en 1084. Bohémond I^{er} en fit une principauté franque. Baybars l'annexa aux domaines mamelouks en 1268.

C'est à Antioche que les disciples de Jésus reçurent pour la première fois le nom de chrétiens (Ac. 11, 26). Au IV^e s., Antioche devint un siège patriarcal, le troisième après Rome et Alexandrie, et sa juridiction s'étendit sur les quinze provinces du 'diocèse' d'Orient, couvrant ainsi une partie de la Mésopotamie, toute la Syrie, le Liban, la Palestine et Chypre. Le territoire d'Antioche abrita plusieurs écoles philosophiques et connut un brassage culturel immortalisé par des célébrités telles que Théodore, Théodoret de Cyr, Libanius, Jamblique... Elle fut le théâtre des controverses théologiques virulentes mais fructueuses, et le centre de monuments religieux et civils somptueux. Pour tout cela, elle accorda son nom aux différents patriarchats de l'Orient et fut appelée la majestueuse ville de Dieu (*madīnat Allah al-'azīmat*). Notre approche veut montrer la grandeur de cette métropole de l'Antiquité.